

A portrait of Eric-Emmanuel Schmitt, a middle-aged man with thinning blonde hair, wearing a dark suit jacket over a light blue shirt. He is smiling slightly and holding his right index finger up to his lips in a 'shh' gesture. The background is dark and out of focus, showing some green foliage.

LeVerbe

ENTREVUE

Éric-Emmanuel Schmitt

PHOTOREPORTAGE

Chez les marginaux
d'Anticosti

CHRONIQUE

La FOMO
de Fabrice Hadjadj



La Laurentie en fleur

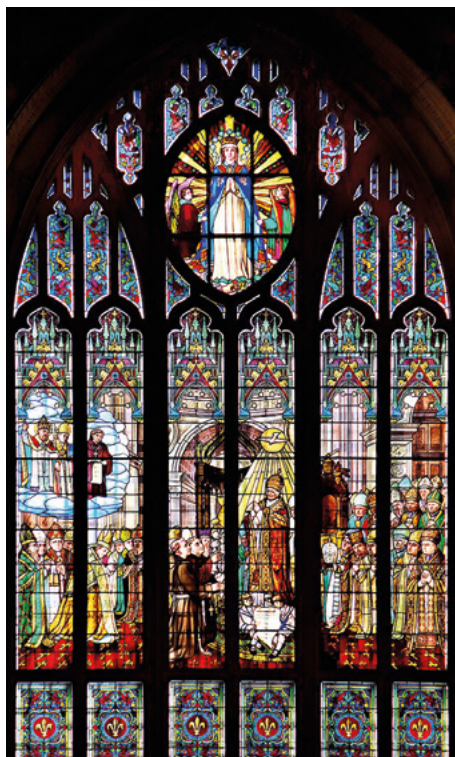
Concrétisant des décennies après sa mort un projet du frère Marie-Victorin, *La Laurentie en fleur*, fruit du travail de recherche et d'explication d'Yves Gingras et du frère Gilles Beaudet, comporte un assemblage de textes originaux du célèbre fondateur du Jardin botanique de Montréal, issus de multiples sources. À cela s'ajoutent des illustrations du frère Alexandre Blouin, un contemporain et un ami du frère botaniste. C'est l'occasion de se familiariser avec le paysage laurentien pour les amateurs, moins férus de la science botanique dont la *Flore laurentienne* demeure un ouvrage de référence incontournable, des décennies après sa publication initiale.

+ Frère Marie-Victorin, *La Laurentie en fleur*, Christian Boréal, 2023.

Nincheri: du profane au sacré

Célèbre artisan du vitrail et de la fresque, né en 1885 à Prato, près de Florence en Italie, Guido Nincheri a durablement influencé le paysage artistique et religieux québécois. Nous lui devons certaines des plus belles décorations d'église au Québec – fresques et vitraux –, parmi lesquelles celles des églises Saint-Viateur d'Outremont et Saint-Léon de Westmount, à Montréal. Or, Nincheri a également œuvré ailleurs, notamment en Nouvelle-Angleterre, où il finira sa vie. Pour commémorer son œuvre extraordinaire d'ici et d'ailleurs, le Château Dufresne propose l'exposition *Nincheri: du profane au sacré*, qui a notamment pour propos de faire connaître aux visiteurs la démarche artistique de Nincheri. Une occasion à ne pas rater, à Montréal, jusqu'au 30 juin 2024.

+ chateaudufresne.com/oeuvres/du-profane-au-sacre/



350^e anniversaire du diocèse de Québec

Fondé en 1674 par saint François de Laval – canonisé en 2014 par le pape François –, l'archidiocèse de Québec souligne cette année le 350^e anniversaire de sa création. Les festivités comprennent une diversité d'événements et d'activités de tous les genres et pour tous les goûts. Du spectacle du groupe Glorious, qui aura lieu en septembre, à l'exposition estivale offerte par le Musée de la civilisation en passant par la publication d'un magazine commémoratif largement distribué, les activités grand public sont nombreuses. À cela s'ajoute une participation spéciale à des activités déjà existantes comme les Fêtes de la Nouvelle-France, ainsi que des activités destinées à un public plus spécialisé. Jusqu'au 8 décembre 2024, c'est l'occasion d'entrer en relation avec une longue histoire de foi et de culture.

+ fetes350.ca

FAITES CE QUE JE DIS...

Antoine Malenfant

antoine.malenfant@le-verbe.com

Si le Christ revenait aujourd'hui, trouverait-il la foi sur la terre? Probablement. Mais une question presque aussi grave me turlupine. Si Nietzsche revenait aujourd'hui, trouvait-il des chrétiens joyeux et charitables?

*

J'arrive à l'urgence. Je m'en confesse, ce pépin de santé de mon fils de huit ans m'inquiète assez pour que je fasse quelques excès de vitesse en chemin. Ça ne valait pas la peine de se dépêcher. J'ai passé quatorze heures à bougonner intérieurement contre «le système».

Autour de moi, les éléments du décor semblent avoir été placés comme dans un mauvais théâtre, pour montrer une caricature d'hôpital vétuste. Les *patch* de plâtre sur la peinture, les laminages défraîchis qui expliquent les «valeurs organisationnelles» de l'hôpital, les multiples affiches de zones froide, chaude, tiède, mi-tiède...

Il arrive à l'urgence. David. Un nom de roi pour un jeune itinérant. On se croirait au cœur d'un essai de Maxime-Olivier Moutier, dans lequel l'urgence est le seul endroit ouvert 24 h où une personne souffrante peut aller se reposer, reprendre son souffle, parler à quelqu'un de ses problèmes.

J'aurais aimé parler à la médecin, juste cinq minutes, durant cette nuit. Mais elle n'était pas disponible. David aurait aimé parler à un humain. Mais je...

J'ai déjà mon immense malheur à gérer. C'est que ce n'est pas facile de roupiller sur une chaise droite quand on est habitué à dormir dans un lit douillet. David, lui, vit les choses d'une autre manière. Cette chaise, pour moi un inconvénient, est pour lui un avantage.

Visiblement, ce n'est pas sa première fois. Les agents de sécurité, fermes mais courtois,

semblent exaspérés. Après leur avoir réclamé en vain une paire de bas, il s'assoit à l'autre bout de la salle d'attente, retire ses bottes et masse ses pieds nus, endoloris par les engelures. Il quémande de la monnaie pour s'acheter un café chaud. Ses voisins lui concèdent quelques piécettes.

Cette nuit-là, par une Providence étonnante, j'ai dans mon sac une pièce de deux dollars et une paire de bas propres et secs.

Cette nuit-là, par une liberté non moins étonnante, je reste assis à ma place, je ne bronche pas, de peur que mon offrande alimente une discussion qui aurait brisé ma quiétude de martyr du système de santé québécois. J'ai passé l'âge d'avoir envie de piquer une jasette à un inconnu à quatre heures du mat'. Mais j'ai surtout manqué une fichue de belle occasion de mettre une *patch* de plâtre sur un homme assis dans un trou de service.

«Ce qui est à ma portée, écrit l'apôtre Paul, c'est de vouloir le bien, mais pas de l'accomplir. Je ne fais pas le bien que je voudrais, mais je commets le mal que je ne voudrais pas.»

*

Si Nietzsche était de retour sur terre, j'espère qu'il n'apparaîtrait pas dans un de ces moments où mes inconforts éclipsent la charité la plus élémentaire. J'espère surtout qu'il tomberait sur l'histoire d'Éric-Emmanuel Schmitt (p. 6), sur celle de Mikaël et Béatrice (p. 18), ou encore sur le reportage de mes collègues James et Maxime à Anticosti, où deux religieuses ont été, des années durant, une présence accueillante (p. 10).

Bonne et sainte année! Prenez soin des autres. Faites ce que je dis, pas ce que je fais. ■



Rédacteur en chef pour Le Verbe médias et animateur de l'émission *On n'est pas du monde*, **Antoine Malenfant** est diplômé en sociologie et en langues modernes.

FOMO

Fabrice Hadjadj

fabrice.hadjadj@le-verbe.com

En êtes-vous bien sûr? N'avez-vous pas mieux à faire? Parce que lire ce texte, c'est ne pas en lire d'autres, peut-être plus intéressants, et surtout ne pas écouter les dernières infos, visionner les dernières vidéos, bien plus *exciting*, sinon *inspiring*. Je sens d'ailleurs votre œil qui prend déjà la tangente, coupe à travers les lignes pour suivre la diagonale jusqu'au bas du texte à droite.

Allons bon, vous n'avez pas entendu? Vous n'avez pas senti? Cela vient de vibrer sur la table. Ça peut être important: un attentat, un ballon d'or, mamie qui vous appelle... Ouf! Une notification vous a permis de légitimer votre décrochage. Non, ce n'est pas de la distraction, c'est de l'attention ouverte, multiple, tournée vers la diversité du monde, si l'on peut encore appeler «monde» ce qui est son éclatement dans le vrac de toute une scintillante verroterie...

Et voici le faux mot, le vrai acronyme, le terme qui désigne ce que je m'efforce d'évoquer en vous ayant perdu: la FOMO – *Fear Of Missing Out*, «peur de rater quelque chose». Imaginez la carte d'un restaurant qui ne cesserait de s'allonger... Comment choisir? Imaginez-vous avoir besoin d'un verre d'eau alors que vous ne disposez que d'une bouche d'incendie, avec son débit de vingt litres par seconde... Comment vous désaltérer?

La FOMO serait une pathologie issue de l'extension indéfinie des réseaux informatiques. Chaque seconde, ce sont désormais plus de trente-mille gigaoctets d'informations produits; chaque minute, plus de trois-cent-quatre-vingts applications téléchargées. Tandis que les appareils passent en 5 ou 6G pour éponger ce déluge, notre vitesse de lecture à nous reste stable depuis des siècles, elle a même tendance à ralentir, tant il nous devient difficile de nous concentrer.

Ce n'est là que l'aspect matériel de la chose.

Il y a aussi l'aspect moral. Sitôt que nous délaissions la «norme-valeur», nous nous imposons une «norme-temps» inexorable. Je vous déclare libéralement: «Tout est permis», et aussitôt, vous voulez tout faire, mais vous ne le pouvez pas. La norme-valeur limitait votre pouvoir, la norme-temps vous fait éprouver votre impuissance.

L'hyperaccessibilité de tout, sans hiérarchisation, équivaut au supplice de Tantale. Vous ne pouvez même plus connaître le malin plaisir de la transgression. Vous ne faites qu'enfoncer des portes ouvertes; vous vous jetez par d'innombrables *windows*. Rien ne faisant exception ni dans l'offrande ni dans l'obstacle, vous vous trouvez toujours plus vide au milieu de la profusion, pareil à un individu dans le flot mouvant de la foule, exposé à toutes les frictions, incapable d'une rencontre. Le «J'ai tout l'espace à portée de main» se change en «Je n'ai plus le temps». Vos *coming-out* virent au *burn-out*.

Vous m'avez lu jusqu'ici? Je n'ose dénombrer les choses que vous avez ratées. Mais la plupart étaient déjà des ratages. Alors, vous n'avez rien raté, ou presque. La FOMO en soi rate l'essentiel. Car l'essentiel n'est pas du côté de telle ou telle chose, mais du côté de l'attention que vous lui portez.

Prenez n'importe quoi, un gobelet en carton, une plume d'oreiller, et soyez attentif. L'anthropologue André-Georges Haudricourt disait: «N'importe quel objet, si vous l'étudiez correctement, toute la société vient avec.» Et beaucoup plus que la société. Le poète, avec un seul brin d'herbe, fait venir le monde. Le philosophe contemple le grain de poussière et remonte jusqu'à la cause première, immuable, inépuisable. Quant au chrétien... J'en connais qui restent des heures devant une miette de pain blanc, pas même levé. Ils ont la foi, laquelle semble particulièrement insensible à la FOMO. ■



Fabrice Hadjadj est philosophe et dramaturge. Il dirige l'Institut Philanthropos, à Fribourg, en Suisse.

On n'est pas du monde



famille • écologie • sexe • patrimoine • éducation • ésotérisme
immigration • théâtre • histoire • musique

UN BALADO FOI ET CULTURE

Dimanche 19 h



YouTube



Spotify

Lundi 9 h



radio vm

Lundi 19 h Sel et Lumière



Éric-Emmanuel Schmitt

L'homme nouveau

Brigitte Bédard
brigitte.bedard@le-verbe.com
Photos: Ioana Bezman

Au départ, je venais interviewer Éric-Emmanuel Schmitt, le dramaturge, le romancier, le nouvelliste et essayiste, le cinéaste et l'acteur. Après la lecture de son tout dernier récit, *Le défi de Jérusalem*, je savais que je venais désormais à la rencontre d'un homme nouveau, d'un frère nouveau. En moins de deux, la glace était brisée entre deux anciens athées, foudroyés par la grâce.

Le Verbe : Dans ce récit de voyage où vous êtes pèlerin en Terre sainte, vous osez raconter votre expérience mystique, votre rencontre palpable, charnelle, avec Jésus; vous n'avez pas eu peur du qu'en-dira-t-on ?

Éric-Emmanuel Schmitt : Je n'ai plus peur. Quand on est aussi gâté, on n'a plus peur. J'ai été touché deux fois par la grâce. Une première fois dans le désert du Sahara en 1989 – une expérience que je raconte dans *La nuit de feu*, où je suis passé de l'athéisme à la foi. À cette époque, je n'ai pas compris que je devais en témoigner; j'ai cru que c'était un truc qui m'arrivait à moi tout seul. Ça m'a transformé totalement. Intérieurement, un travail alchimique s'est opéré, renouvelant ma façon de voir le monde, mon vocabulaire, mes concepts, etc. J'en avais parlé un peu à mes intimes, puis des amis insistaient pour que j'écrive tout. Je l'ai donc fait, bien des années plus tard. Pour une rare fois dans ma vie, j'ai dit « je ».

Quand, l'année dernière, je me suis retrouvé en Terre sainte, agenouillé devant le Saint-Sépulcre, traversé de part en part par Jésus en personne, je me suis dit qu'il n'y avait pas une seconde à perdre; cette fois-ci, je n'attendrais pas 28 ans pour en témoigner !

Parlez-moi de cette rencontre que vous nommez si bellement « l'incompréhensible ».

J'ai fait une expérience mystique avec Jésus, avec Dieu, que je peux nommer désormais. C'est une personne qui était censée être morte depuis 2000 ans et qui pourtant, ce jour de septembre 2022, se trouvait là, devant moi, autour et en moi, dont je sentais l'odeur et ressentais la chaleur et le regard sur tout mon être.

Sur le coup, je me suis enfui derrière un pilastre qui se trouvait un peu en retrait et je me suis effondré là, par terre. Le père Henri, qui accompagnait notre groupe de pèlerins, a vu dans quel état je me trouvais. Il a failli s'approcher, mais il a vu que je vivais quelque

chose, il a compris qu'il ne fallait pas intervenir, que je vivais quelque chose qui me dépassait moi-même.

Mon christianisme d'intellectuel est devenu charnel ce jour-là, et dans les jours qui ont suivi, j'ai souffert physiquement. Mon corps était malade, j'étais perdu, je ne comprenais plus rien et j'ai fini par réaliser que j'accouchais d'un nouvel homme.



Comment est-il, ce nouvel homme ?

Il est confiant. J'ai toujours été confiant, mais pas à ce point-là. Une joie profonde m'habite. Je ne m'en suis pas rendu compte au départ, mais je le comprends maintenant. Je travaille comme un fou, tout le monde me le dit, je n'ai jamais autant travaillé. Les gens ne comprennent pas, mais en fait, ce qu'il y a, c'est cette joie profonde en moi. Ce n'est pas que je me sente invincible, pas du tout. Cette joie, c'est ma force.

Et cette force vient de Jésus, vous croyez ?

Oui. Je le crois. Ça vient de la validation de son existence. Je ne peux pas m'empêcher de penser qu'il a fait cet effort pour moi. C'est incompréhensible. Pourquoi moi ? Pourquoi ? Je me sens si gratifié ; c'est la joie d'être infiniment gratifié. La Légion d'honneur, le prix Nobel, ce n'est rien. Cette gratification, c'est le sommet de ce que peut recevoir un homme ! Pourquoi tant d'amour ? Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ? Pour moi, c'est insupportable...

Il a pourtant répondu à ce « pourquoi ? »...

Oui. Il m'a dit : « Par amour. » Tout simplement. Oh là là ! Le chemin, subitement, est clair. L'énergie qui vient de cette joie, et cette volonté de témoigner comme pendant cet entretien que nous avons, et comme je l'ai fait en France dans ce pays voltairien, laïc – je dirais même laïcard –, où l'on confond laïcité et athéisme... Tout d'un coup, je suis rentré dans tous les médias pour témoigner. Pour faire cela, ça prend cette joie.

Je crois que c'est la sincérité absolue qui touche les athées. Je parle la langue de celui qui n'est pas né là-dedans, mais qui l'a découvert. En fait, je parle la langue de l'athée pour dire qu'on ne peut pas rester dans l'athéisme, et ça, c'est audible par tout le monde.

C'est le pape François qui vous a demandé de partir en Terre sainte. N'avez-vous pas l'impression que c'était prophétique, comme s'il savait d'avance ce qui allait se passer ?

C'est ça ! Comme s'il savait ! C'est dingue. C'est un signe du ciel. Un matin, le Vatican m'appelle pour m'offrir de partir en pèlerinage en Terre sainte et d'en écrire un livre. Et moi, je réponds tout bonnement que je veux bien faire le voyage, mais que j'écirai un livre seulement s'il se passe quelque chose. Dieu a de l'humour, vous ne trouvez pas ?

En plus, c'est au moment où je suis le plus voltairien de tout le pèlerinage, envoyant tout promener... Boum ! Jésus se révèle à moi !

À la fin du pèlerinage, le pape voulait me voir pour que je le lui raconte. Et comme si ce n'était pas assez, trois mois plus tard – cette anecdote-là n'est pas dans le livre –, le Vatican m'appelle pour me demander où j'en suis avec mon livre. Je réponds que je viens de le terminer et que je l'envoie demain à l'éditeur. On me demande si je permettrais au pape de lire le manuscrit... C'est une question qu'on ne m'avait jamais posée ! Je réponds « oui », bien entendu. Quatre jours plus tard,

le pape avait lu mon livre et disait l'avoir beaucoup aimé. Il était en train de m'écrire une lettre... C'était trop.

« Mon corps
était malade,
j'étais perdu, je
ne comprenais
plus rien et j'ai fini
par réaliser que
j'accouchais d'un
nouvel homme. »

C'est cette lettre qu'on retrouve en postface ?

Oui. Vous savez que c'est la première fois qu'un pape fait une postface pour un écrivain !

Quelques jours plus tard, j'étais en banlieue parisienne pour jouer *Madame Pylinska et le secret de Chopin*. Je me maquillais... pour faire mon métier d'excommunié, et je reçois un WhatsApp du pape !

Je lis les premiers mots : « *Caro* Éric-Emmanuel. *Caro fratello...* » Je me suis écroulé en larmes. Je n'ai pas pu lire la suite. Je devais entrer en scène. Je me suis ressaisi en me disant que j'allais assurer sur scène, faire les signatures, aller au resto, et lire la lettre ensuite. J'ai dû attendre au lendemain. Le « *Caro fratello* » m'avait trop bouleversé...

Ce n'était pas prévu que le texte soit en postface ! Moi, éperdu de gratitude, heureux, j'informais mes proches de la lettre, et ceux qui savaient lire l'italien, je la leur passais, et puis au bout de quelques heures, pour crâner, j'ai appelé mon éditeur. Il m'a dit : « Il faut l'éditer ! » « Ah oui ? » ai-je répondu. J'ai demandé la permission au Vatican ; on a accepté. Le livre était quasiment sous presse.

On a rattrapé pour ajouter la postface du pape juste à temps !

Maintenant que vous êtes converti, quoi écrire ?

Ça change les choses. Le christianisme ne sera pas admis sur le même pied que d'autres spiritualités parce que je parle de là d'où je suis. Je serai honnête avec ça.

J'ai toujours rêvé d'écrire sur François d'Assise... Des hommes d'Église que je connais et que j'estime – je ne veux pas les nommer – me demandent d'écrire sur lui. C'est une figure que j'aime, comme Charles de Foucauld ou Blaise Pascal. Alors, maintenant que j'ai reçu cette surdose de christianisme au Saint-Sépulcre, que je suis un surdosé, je pourrais peut-être !

Vous vous considérez donc comme catholique ?

Je me sens davantage chrétien que catholique, mais dans la mesure où je me sens tellement en accord avec le pape François, j'avoue me sentir très catholique !

Profondément, c'est à cause de l'eucharistie. Pour moi, la communion est tellement intense que je m'abstiens d'aller à la messe tous les dimanches. C'est une expérience mystique. Je m'en suis drogué en Terre sainte, vous savez ! J'y allais deux fois par jour ! La Vie descendait dans mon corps et puis remontait dans mon esprit. Un miracle chaque fois. C'est l'eucharistie qui me rend catholique.

Y a-t-il un sens nouveau à votre vie ?

Je dirais plutôt que je le comprends, le sens de ma vie, à présent. Avec le recul, le trajet est clair, alors que, quand on avance, on ne voit pas très bien où l'on va. Maintenant, je vois les étapes. Non seulement je suis gratifié, mais en plus, l'écriture me permet de rendre cette gratification, de jouer ma petite partition dans le grand livre de l'histoire. Le sens est apparu, il a toujours été là ; j'ai simplement été gratifié qu'il veuille bien me le révéler. ■



Éric-Emmanuel Schmitt,
Le défi de Jérusalem,
Albin Michel, 2023.



ANTICOSTI

au pays des marginaux

Véritable sanctuaire fossilifère, l'île d'Anticosti est depuis peu inscrite au patrimoine mondial de l'UNESCO. Sur cette terre flottante de 8 220 km² – 17 fois l'île de Montréal –, environ 200 personnes cohabitent avec plus de 50 000 cerfs de Virginie. Le village de Port-Menier a beau être modeste, on y sent une effervescence qu'envieraient bien des municipalités québécoises. La vie qui émerge des relations entre les Anticostiens d'origine, les néoinsulaires et les travailleurs éphémères laisse présager quelque chose de neuf. Regard sur cette communauté en transition.

James Langlois
james.langlois@le-verbe.com
Photos: Maxime Boisvert



OSTI

Depuis le ciel, on croirait voir un nouveau continent vierge, une étendue de conifères presque inhabitée. Pour Adam et sa famille, qui nous y accueille, c'est «un immense terrain de jeu».

Lui, sa conjointe Eveline et leurs enfants (**photo, p. 12**) ont quitté Rimouski il y a six ans pour s'établir sur l'île. Ces passionnés de l'enseignement et du plein air y ont trouvé l'endroit idéal pour combiner les deux. Arrivé au seuil du village, je la reconnais au loin avec quelques enfants en pleine récolte forestière.

«On est beaucoup à l'écoute de nos intuitions», m'explique Eveline. «Comme nous ne sommes pas croyants,

nous ne disons pas que c'est Dieu, mais il y a eu plusieurs coïncidences qui nous ont conduits jusqu'ici.»

Adam commence par rappeler que sa mère, alors enceinte de lui, était venue sur l'île avec son père pour y introduire une espèce d'oiseau. «Il y a quelque chose que je ressentais quand je suis arrivé ici. Au départ, ce n'est pas moi qui voulais venir.»

Il apprend que des postes s'ouvrent dans la région. Après un processus d'embauche long et compliqué, on lui en offre finalement un. «Comme je te le disais, on est très instinctifs. Je savais qu'on devait venir ici et je savais qu'il allait réussir», renchérit Eveline, également enseignante.



Le couple dégage une énergie sans bornes, pleinement canalisée dans ce qui semble être une mission pour eux.

Le samedi, pas de répit. Adam remplit le *pick-up* d'outils et de nourriture. Il embarque ses enfants et leurs amis – qui sont également leurs élèves –, et Eveline prend le bébé à vélo. Direction Pointe-de-l'Ouest, à 15 km, avec tout le nécessaire pour manger des burgers d'original sur la berge de l'île. Le dimanche, ils organisent la fête d'un enfant du village. Au menu : poutine pour une vingtaine de personnes avec frites cuites dans le gras de canard sur des buches scandinaves sciées par Adam.

DÉVOUEMENT ÉDUCATIF

La Pointe-de-l'Ouest d'Anticosti, qui fait 100 km², est la seule partie de l'île à ne pas avoir le statut de pourvoirie. On y trouve les vestiges des premiers villages, dont les vieux cimetières et un four à chaux. Danièle Morin, technicienne de la faune à la retraite et naturaliste, est mandatée pour revaloriser les ressources naturelles et culturelles de ce secteur. Elle s'est d'ailleurs affairée à restaurer une partie des cimetières.

Elle qui est venue s'établir sur l'île au terme de ses études collégiales connaît Anticosti comme le fond de sa poche : « Il y a toujours eu ici une bonne rotation dans la population. Présentement, on est à la baisse comparativement aux années 1980, où il pouvait y avoir autour de 300 habitants. On est dans une phase positive où l'on observe un certain rajeunissement, parce qu'il y a une dizaine d'années, plusieurs familles ont quitté l'île. »

L'un des défis auxquels sont confrontées les familles est de devoir envoyer les enfants à l'extérieur parce qu'ils ne peuvent compléter leurs études secondaires sur l'île.

Quand Adam et Eveline sont arrivés à Anticosti, il n'y avait que huit enfants dans l'école. Ils sont à présent plus d'une vingtaine. Avec l'enseignement en plein air, une salle de robotique, une bibliothèque bien garnie de livres neufs et de qualité, des outils et du matériel à jour, une équipe-école dévouée, l'école est manifestement à l'avant-garde de bien d'autres au Québec.

« On ne veut pas que les enfants d'ici se sentent coupés du reste du monde », m'explique Eveline. Pour cela, les projets éducatifs qui combinent apprentissage et financement foisonnent pour les faire voyager. Toute une

cohorte est allée dans l'ouest du Canada l'an dernier. Ils parlent d'emmener bientôt les élèves à l'international.

«On ne serait pas capables de faire tout ça avec un nombre d'élèves aussi élevé que dans la plupart des écoles du Québec», précise Adam. Il mentionne en outre le rôle indéniable de la directrice, qui se démène généreusement en aménageant les ressources et les horaires afin que les professeurs puissent réaliser leurs projets: «Il y a une femme qui vient d'arriver sur l'île qui fait de la poterie. On l'a invitée pour qu'elle l'enseigne aux élèves. La directrice est déjà à la recherche d'un four.»

DE L'ÉCOLE À L'ÉGLISE

Cette histoire de poterie montre bien que l'école Saint-Joseph d'Anticosti est devenue un pivot de la communauté. Adam explique bien comment les deux se nourrissent mutuellement: «Chaque personne qui arrive dans ce milieu se doit d'être accueillie à bras ouverts pour s'épanouir et y apporter ce qu'elle peut. C'est comme une

synergie qui se crée. Si elle est bien, elle est capable d'apporter de la nouveauté qui nous fera grandir.»

Cette expérience d'accueil est palpable sur l'île. D'emblée, parce que tout le monde se salue, y compris quand ils ne se connaissent pas. Mais aussi parce qu'on nous offre de l'aide assez spontanément. «Les gens ici sont prompts à aider», lance sœur Françoise.

Depuis l'école, il suffit de marcher quelques pas pour arriver à la porte de l'église et de son presbytère. Jeanne et Françoise (**photo ci-dessous**), deux sœurs de la congrégation des servantes du Saint-Cœur de Marie, nous ouvrent avec leur grand sourire. À Anticosti depuis 15 ans, à la suite d'autres congrégations, elles conçoivent leur mission en termes de présence et d'accueil.

En l'absence du curé, qui ne vient que quelques fois par année, elles animent les célébrations dominicales et les funérailles, en plus d'offrir la catéchèse à ceux qui la désirent. Mais leur mission va beaucoup plus loin, explique sœur Jeanne: «On se fait présentes pour les



gens qui veulent venir parler avec nous. Les gens viennent vraiment en amis.»

La cloche de l'école sonne. Adam, qui nous sait au presbytère, passe par là en se rendant sur la berge avec son groupe. Les sœurs sortent pour saluer les élèves et échanger quelques mots.

«Quand nous sommes arrivées, je n'ai pas eu de difficulté à m'adapter», raconte sœur Françoise. «Dans les dernières années, j'ai accompagné une famille. J'allais les aider pour faire à manger et le ménage.»

Les sœurs visitent régulièrement ceux qui ne peuvent plus se rendre à l'église. Sœur Françoise nous emmène d'ailleurs rencontrer la plus ancienne de l'île, Ernestine Poulin, qui a fêté cette année ses 99 ans (**photo p. 15**). Cette grande priante au visage joyeux demeure encore dans sa maison face au golfe du Saint-Laurent: «J'ai toujours eu la foi, quand même que je suis toute seule. Ils m'ont enlevé mon *char*, il était fini et moi aussi je finissais quasiment. Je ne suis pas *fenie fenie*, mais en tout

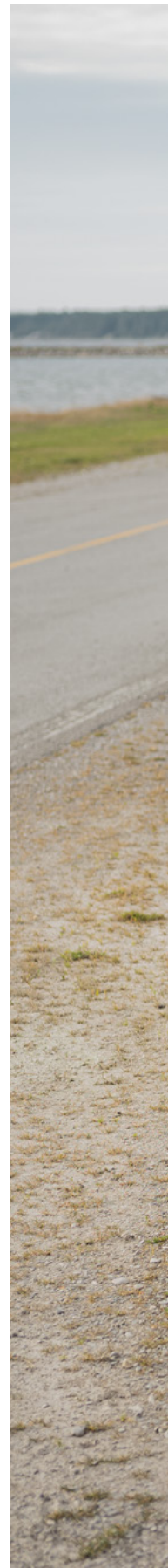
cas, ça va finir par finir...», dit-elle en éclatant d'un rire perché qui nous charme.

UNE PRÉSENCE RASSURANTE

Même si, comme partout, la fréquentation de l'église est en baisse, la présence des sœurs semble apaiser les membres de la communauté, comme Doris: «C'est rassurant de savoir qu'il y a un serviteur de Dieu quelque part. Quelqu'un qui se sent mal peut aller cogner à leur porte. Tu sais qu'elles vont t'écouter sans te moraliser. Il y a un dispensaire, mais ce n'est pas la même chose.»

Cette «Anticostienne pure laine, née dans le lit de sa mère, sur le bord de la mer», est allée vivre plusieurs années à Sept-Îles avant de revenir il y a quatre ans. Elle accueille désormais les gens qui viennent crêcher au Copaco, l'un des deux gîtes d'Anticosti, et s'occupe d'eux.

Eveline partage son point de vue sur les sœurs: «Au départ, quand on est arrivés ici, je ne travaillais







pas. J'avais plus de difficulté à aller vers les autres. Je me sentais seule avec mes enfants. Je sentais que je pouvais toujours aller frapper et qu'elles allaient m'ouvrir. Ça me faisait du bien. Si je veux être avec des gens et ne pas me sentir jugée, je peux aller chez elles. Je les vois comme un pilier, une présence humaine qui apporte un réconfort.»

Les sœurs ont gardé leurs enfants et leur faisaient parfois la lecture.

Même si elle demeure critique par rapport au rôle de l'Église, Eveline reconnaît que les religieuses sont différentes : « Elles t'ouvrent et c'est comme le soleil qui est là. Il y a une jeunesse dans ces femmes. Même s'il y a une fatigue, elles rayonnent. »

PARTIR OU BIEN RESTER ?

Le printemps prochain, Jeanne et Françoise quitteront le presbytère pour retourner avec leurs sœurs à Québec. À cause de la situation des congrégations, on sait fort bien qu'elles ne seront pas remplacées par d'autres religieuses, mais il semble y avoir une ouverture pour qu'un autre type de présence leur succède.

Ici, à Anticosti, ce sont des marginaux qui s'établissent, m'explique Eveline. « Ce sont des gens qui ne sont pas dans la norme. Ils essaient de faire les choses un peu différemment, ils ne collent pas dans le moule de la société. »

La veille de mon retour, tard le soir, j'interroge Eveline et Adam. Je leur demande si, en ce sens-là, les sœurs ne sont pas, elles aussi, un peu marginales.

« En fait, sur la planète, les sœurs sont marginales (rires). Ce sont des missionnaires ! Il y a une certaine liberté à l'île, et c'est ça que les gens aiment respirer. L'ouverture d'esprit me fait penser aux sœurs aussi, dans le fait de ne pas savoir qui va aller frapper chez elles. Ici, ce qui se passe tient à un fil. Tout est fragile. Dans un petit milieu, ça paraît encore plus, parce que tu n'as pas beaucoup de gens qui peuvent absorber les aléas de la vie. »

Difficile de dire s'ils resteront encore longtemps sur l'île. Du Nunavik au Bas-Saint-Laurent, puis du Bas-Saint-Laurent à Anticosti, Adam et Eveline sont toujours de passage. Peu importe, vivre sur l'île, ce ne sera jamais comme vivre ailleurs.

« Tu as bien compris. » ■

HÉROS SANS CAPE

Valérie Laflamme-Caron

valerie.laflamme-caron@le-verbe.com

Parc du Massif du Sud, mercredi après-midi. Les élèves sont visiblement contents d'avoir terminé leur randonnée. Quelques-uns se sont dépasés et en sont fiers. Mais la plupart râlent et s'épanchent. Ils ont cru *mourir*, cette activité était une *pure torture*. Avec mes collègues, on prend ça avec un grain de sel. On sait qu'ils seront nombreux à s'inscrire encore la prochaine fois.

Le gardien du chalet où nous nous réchaufons nous interpelle. La scène lui rappelle l'époque où il était lui-même intervenant dans une polyvalente. Il nous félicite de persévérer dans le monde de l'éducation: «C'est une vocation! Avant, vous savez, c'étaient des religieuses qui travaillaient dans les écoles et les hôpitaux.»

UN MODE DE VIE

L'enseignement et le soin sont des activités qui mobilisent toutes les dimensions de la personne. La bienveillance et l'empathie sont particulièrement de mise dans ces secteurs où l'on côtoie la vulnérabilité. Ces professionnels se retrouvent, jusqu'à un certain point, déposés de leur temps. Parlez-en au préposé qui est de garde la nuit. Eh oui, ça existe! Mon frère en a longtemps été un. Il ne dormait que sur une oreille, dans l'attente qu'un accident de la route l'oblige à se présenter au bloc opératoire. Parlez-en aussi aux enseignants. Tous ceux que je connais consacrent une bonne part de leur temps libre à la préparation des cours et à la correction des travaux.

Si nos hôpitaux et nos écoles fonctionnent encore – et pas aussi mal qu'on le dit –, c'est parce que des individus, surtout des femmes, s'en préoccupent. Ces héroïnes qui ne portent pas de cape récoltent rarement les honneurs. Qu'est-ce qui peut bien les motiver à persévérer dans ces fonctions, souvent au prix de leur propre santé?

LA VALEUR DU DÉVOUEMENT

L'éthique du *care*, ou de la sollicitude, est une approche philosophique qui valorise l'interdépendance et le souci de l'autre. Ce cadre a été développé dans les années 1980 afin d'offrir une réponse à une vision traditionnelle de la morale, généralement fondée sur des principes abstraits. Les théoriciennes du *care* ont montré comment la prise en compte des besoins de l'autre, tel qu'il se présente à nous dans le réel, pouvait être un moteur légitime de l'acte éthique. Cette perspective, souvent portée par des femmes, tend à être dévalorisée dans la sphère politique. Pour la politologue Joan Tronto, le *care*, qui englobe bien plus que les soins directs aux individus, contient un potentiel de transformation sociale important.

Au moment d'écrire ces lignes, la grève des travailleurs du secteur public bat son plein. Je navigue entre le collège où je travaille et les urgences où un proche est traité. Pénurie de personnel oblige, ça a pris quelques heures avant qu'il puisse recevoir un calmant. J'ai dû passer quelques heures à le maintenir dans son lit afin d'éviter qu'il tombe et se blesse encore plus gravement.

Dans les journaux, sur Internet, sur les panneaux d'autoroute, je lis: «Nos conditions de travail sont vos conditions de soin.»

J'apprends au même moment que le gouvernement vient d'octroyer une subvention de quelques millions de dollars pour quelques parties de hockey. Tout ça après que les députés de l'Assemblée nationale se sont voté une augmentation salariale de 30 %.

Je maugrée en me remémorant cette parole d'Évangile:

«Car là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur.» ■



Valérie Laflamme-Caron est formée en anthropologie et en théologie. Elle anime présentement la pastorale dans une école secondaire de la région de Québec. Elle aime traiter des enjeux qui traversent le Québec contemporain avec un langage qui mobilise l'apport des sciences sociales à sa posture croyante.

QUAND L'AMOUR PREND PATIENCE

Au-delà des différences dans le couple

Sarah-Christine Bourihane
sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

Photo : Anaïs Compérot

« Je ne l'aime pas, ton Jésus ! » Bang, c'était lancé. Après de nombreuses années passées ensemble, Béatrice Souriant et Mikaël Block n'arrivent toujours pas à s'entendre. La foi dévote de sa femme guadeloupéenne questionne encore Mikaël ; l'athéisme de son mari géologue d'origine japonaise dérange toujours Béatrice. Comment le couple est-il parvenu à unifier ces deux quêtes parallèles, destinées à ne pas se rencontrer ?

La périlleuse route du parc des Laurentides nous mène dans la famille de Mikaël et de Béatrice, toujours disposée à accueillir chaleureusement les hôtes de passage à Chicoutimi. Nous émergeons des intempéries pour rejoindre ce foyer serein où Mikaël nous attend avec un verre de *genmaicha*, accompagné d'*omochi*, une tradition héritée de sa mère japonaise. Pendant que nous savourons le thé chaud et les délices sucrés, Béatrice joue par terre avec la petite Clara, quatre ans, et rit de bon cœur, amusée par les blagues de Mikaël.

« Donc, la fameuse question : comment vous êtes-vous rencontrés ? Je comprends que toi, Béatrice, tu étais croyante, mais pas Mikaël ? »

— Je baigne dans la foi catholique depuis ma naissance : j'allais à la messe tous les dimanches, on faisait le chapelet en famille. J'aimais bien aller à l'église, ma tante était impressionnée que je reste assise sur elle toute la messe.



— C'est une sainte Betty! lance Mikaël en taquinant sa femme.

— Bien non, là! C'était facile aussi, notre foi était une fierté. Quand j'ai quitté la Guadeloupe pour la France en l'an 2000, je pensais arriver dans un pays où tout le monde croyait. J'étais naïve.»

TIRAILLEMENTS

Nouvellement installée à Nice, Béatrice vit un dilemme. Elle garde un attrait pour Dieu, tout en se laissant influencer par ses nouveaux amis. Une période de tiraillements, où elle vit des relations passagères, ne sachant plus composer avec la foi de son enfance qui lui est chère. Dans ce contexte, elle rencontre Mikaël, dont elle aime le tempérament apaisant.

«Il était très respectueux de ma foi. Il ne croyait pas, mais ça ne le dérangeait pas plus que ça. Moi, du moment que je pouvais aller à l'église tous les jours...

— Mikaël, la trouvais-tu bizarre?

Il hoche la tête.

— Je ne voulais rien savoir de ça. C'est la fille qui m'intéressait (rires).»

Blague à part, Mikaël avoue qu'il est curieux d'accompagner Béatrice à l'église. Le problème, c'est qu'il ne comprend pas ce qu'il observe. Pourquoi les gens se lèvent-ils à tel moment, récitent-ils telle ou telle formule?

«La seule chose dont je profitais un peu, c'étaient les homélies, mais parfois, je n'étais pas d'accord ou je ne comprenais pas.

— Et moi, je n'étais pas capable de lui expliquer le côté rituel, j'étais née là-dedans», confie Béatrice.

LE CŒUR D'UN GÉANT

En 2007, Mikaël décroche un contrat de géologie dans le nord du Québec. Maintenant la relation à distance, il a avec Béatrice de longues conversations téléphoniques qui finissent parfois en désaccord. «Une fois, on se met à parler de la Bible. Je dis à Betty que c'est n'importe quoi, la Bible, que c'est écrit par des hommes, que ce n'est pas divin. On s'est laissés sur une dispute.»

La nuit même, Mikaël fait un rêve renversant lié à leur mésentente.

«Dans mon rêve, je me mets à marcher dans un espace blanc, uniforme à l'infini. Tout d'un coup, je me retrouve face à un géant: je lui arrive au niveau du tibia. Je lève les yeux et je vois une grande toge blanche rayonnante. Sa tête est cachée dans les nuages. Dans un bras, il porte un livre. Il m'appelle par mon prénom. Ça me saisit. Là, il me montre que sur le livre, il est écrit: *La Bible*. Tout de suite, dans mon rêve, je pense à la discussion que j'ai eue avec ma femme. J'ai honte. Le géant me dit: "Ce livre est un livre sacré. L'origine de ce livre vient d'ici." Et il me montre son cœur.»

À ce jour, des années plus tard, Mikaël se souvient encore de son rêve dans les moindres détails. S'il ne commence pas nécessairement à lire la Bible, ce matin-là, il sait que quelque chose a changé. Ce songe est le point d'origine d'un cheminement où il tentera de vivre «pas juste avec [sa] tête, mais aussi avec [son] cœur».

L'ÉLOIGNEMENT

Un an plus tard, Béatrice rejoint son compagnon vers son pays de roches et de givres. En plus de sacrifier la plage, le beau temps et les amis, Béatrice doit composer avec les voyages cycliques de Mikaël dans les territoires plus au nord. Isolement, déracinement, adaptation: Béatrice vit trois années difficiles. Mikaël tente de la soutenir comme il le peut.

Dans ce contexte, elle désire vivre avec Mikaël un engagement plus entier et qui soit conforme à sa foi. Même s'il n'est pas baptisé, Mikaël trouve lui aussi important de se marier à l'église. En 2010, le couple obtient une dérogation. Mais à ce moment, le nouvel époux ne s'attend pas à ce que sa femme vive un renouveau spirituel plus radical encore...

«Je vis une conversion à la suite d'une confession avec un prêtre, nous raconte Béatrice. Je dis des choses que je n'ai jamais dites, je demande pardon, je reçois le pardon. C'est une libération. Après, c'était pour moi devenu plus facile d'aimer, parce que je n'avais plus d'attentes. Je me disais que Dieu allait s'occuper de Mikaël et que moi, ma part, c'était de l'aimer davantage et de me tourner vers Dieu.

— Et c'est là que moi, je panique, dit Mikaël en plaisantant. Quand j'ai vu qu'elle priait beaucoup, qu'elle était plus centrée vers Dieu, ça m'a fait un choc. Même si j'avais commencé un certain cheminement spirituel depuis mon arrivée au Québec, je me disais: ça y est, elle est entrée dans une secte.»

Dans sa nouvelle ferveur, Béatrice entreprend un pèlerinage religieux à Medjugorje, en Bosnie-Herzégovine. Il n'est pas question pour son mari de partir, étant donné les dédales de leur processus d'immigration au Canada.

« CE QUI ME DÉRANGEAIT LE PLUS CHEZ JÉSUS, BIZARREMENT, C'ÉTAIENT LES MIRACLES. JE N'AIMAIS PAS QUAND ÇA DEVENAIT SURNATUREL. »

— MIKAËL

«Partir en pèlerinage, c'était un acte de foi. Nous n'avions pas encore la résidence permanente, et comme Béatrice quittait le pays, il était possible qu'au retour on ne lui accorde pas l'accès au territoire. Dans ce cas, elle perdrait son travail. Elle est partie quand même. Finalement, quand elle est revenue, au lieu d'avoir des problèmes, on lui a donné sa résidence à la frontière. Elle l'a eue avant moi, qui étais resté. J'ai trouvé ça spécial», se souvient Mikaël.

CULTURE DE SAMOURAÏ

«Ma mère est japonaise et mon père français. Mes parents ne m'ont jamais parlé de religion, ils ne sont ni pratiquants ni croyants. Ma mère m'a transmis sa culture et un certain état d'esprit. La culture des samouraïs, c'est une culture de combattants, de personnes entières, totalement engagées», explique Mikaël.

C'est dans cette perspective qu'il approche la religion. Tant qu'il n'est pas convaincu entièrement, il n'est pas prêt à donner son assentiment.

«Je cheminais dans la foi avec Dieu, mais j'avais de la difficulté avec Jésus. À tel point qu'à la fête du Saint Nom de Jésus, moi et Betty, on s'est disputés à cause de ça. Ce qui me dérangeait le plus chez Jésus, bizarrement, c'étaient les miracles. Je n'aimais pas quand ça devenait surnaturel. Je ne comprenais pas encore le côté divin.»

Le géologue continue à creuser ce qui lui apparaît mystérieux. Il participe à des ateliers de lecture

biblique, à des temps de prière, réfléchit, médite, a des joutes verbales coriaces avec un prêtre.

«Sans avoir de preuves logiques de l'ordre de A + B, petit à petit, c'est comme une certitude qui vient. Dans un temps à la chapelle d'adoration, je luttais encore, mais je trouvais ça bizarre, car je parlais à Dieu ainsi: "Je suis en train de te dire que je ne veux pas te suivre, même si je parle avec toi et que j'aime bien venir te voir." Je lui ai dit: "Écoute, tu as gagné. Pourquoi je refuserais quelque chose que je trouve bon?" C'est là que j'ai dit oui. À l'hiver 2015, j'ai offert ce cadeau de Noël à Betty, lui disant que je me ferais baptiser à Pâques. Après le baptême, c'était comme si le feu recevait plus d'oxygène. Vraiment, j'ai vu la différence entre l'avant et l'après, je suis devenu complètement engagé, avec joie.»

UN FOYER TRANSFIGURÉ

«Parfois, je me demandais si c'était vrai, dit Béatrice. Ça faisait 16 ans que je le côtoyais, et là, du jour au lendemain, il change. Je ne l'ai pas tant vu venir, je ne savais pas ce qu'il vivait à l'intérieur. Parfois même, je lui demandais de redevenir comme avant», me lance-t-elle avec un brin d'humour.

«On est vraiment plus unis, renchérit Mikaël. Avec l'arrivée de Clara, quand on a découvert qu'elle était trisomique, c'a été difficile au début, mais on l'a rapidement aimée malgré l'épreuve. Je suis persuadé que Clara a toujours senti notre amour.»

Après deux fausses couches, Béatrice témoigne avec transparence qu'elle espérait un dénouement «heureux» pour sa grossesse. Si elle se réjouit d'accueillir un enfant, elle craint l'inconnu lié au handicap de sa fille, de l'implication requise.

Mais les allers-retours à l'hôpital pour les problèmes de cœur de Clara et les nuits sans dormir n'ont pas le dessus. «Clara m'a sauvé, sauvé de mes préjugés, du regard que j'avais sur Dieu, par sa différence, par sa venue. Maintenant, je regarde l'être humain beaucoup plus avec son âme qu'avec son corps, alors qu'avant c'était très important pour moi l'apparence, le paraître.»

À les voir souriants et heureux avec leur petite Clara, on ne croirait pas que le couple ait mené une guerre froide pendant aussi longtemps. La paix qui se dégage de leur foyer est un signe: la patience en a valu la peine. ■



DES CHIFFRES ET DES MOTS

La Convention pour la protection
du patrimoine mondial,
culturel et naturel
a été adoptée le

16 NOVEMBRE 1972

par

L'UNESCO

22 BIENS

du patrimoine mondial
sont inscrits au

CANADA

56 BIENS

sont inscrits sur la liste
du patrimoine mondial en

PÉRIL

À DÉCOUVRIR SUR LE-VERBE.COM



Testament de Denys Arcand : au-delà de l'antiwokisme

de James Langlois

« Testament n'est donc pas tant une prise de position sur la question de la censure ou de l'annulation, mais un questionnement existentiel profond en lien avec l'impermanence de la vie. Devant la précarité de celle-ci, qu'est-ce qui importe ? Quelle trace puis-je laisser ? Au fond, il s'agit d'une quête d'éternité. »



Kevin Lambert : le Zola de Montréal ?

d'Émilie Théorêt

« C'est à Zola que j'ai tout de suite pensé en ouvrant *Que notre joie demeure*. Avec ce vent qui se lève dès les premières lignes du roman, qui s'invite à cette fête fastueuse et qui souffle pour en révéler l'abjection. Aussi, comme le Paris du romancier du XIX^e siècle, le Montréal de Kevin Lambert prend forme humaine afin de révéler la dégradation d'une société. »



Et si la révolution sexuelle avait nui aux femmes ?

de Jean-Philippe Murray

« Pour renouveler notre regard sur la révolution sexuelle, la proposition de Louise Perry, jeune journaliste et féministe anglaise, est des plus pertinentes. Dans son récent livre intitulé *The Case against the Sexual Revolution*, elle montre bien comment ce mouvement de libération sexuelle s'est avéré problématique à plusieurs égards. »

LA RÉDAC RECOMMANDE

Lauréat du prix Nobel de littérature en 2023, Jon Fosse est un dramaturge et romancier norvégien, récemment converti au catholicisme. Ancien alcoolique, il est l'auteur d'une œuvre prolifique, dont *L'autre nom* est largement considéré comme l'un des sommets. Réunissant les deux premières parties d'une *Septologie*

dont la traduction en français n'est pas encore achevée, Fosse y raconte l'histoire de deux peintres norvégiens nommés Asle, un gros buveur et un alcoolique en rémission ayant trouvé la foi. Un récit de mémoire, de souffrance et d'art dont la dimension autobiographique est manifeste. **(B. B.)**



Jon Fosse, *L'autre nom*,
Christian Bourgeois éditeur, 2021.

**Le Verbe témoigne de l'espérance
chrétienne dans l'espace médiatique
en conjuguant foi catholique
et culture contemporaine.**

Sans publicité, Le Verbe médias est financé par les dons de son auditoire. Nous remettons automatiquement un reçu de charité pour tout don de 50 \$ et plus ou sur demande pour tout autre montant.

Visitez le-verbe.com pour contribuer ou vous abonner gratuitement et recevoir 6 numéros de 24 pages par année et 2 numéros spéciaux de 116 pages en prime.

CONSEIL DE RÉDACTION

Ariane Beauféray,
Noémie Brassard,
Maxime Huot-Couture
Elizabeth Hurtubise
Jean-Christophe Jasmin et
Jérémie Laliberté

DIRECTRICE GÉNÉRALE
Sophie Bouchard

**DIRECTEUR DE CONTENUS
ET RÉDACTEUR EN CHEF**
Antoine Malenfant

RÉDACTION
Brigitte Bédard,
Jessye Blouin,
Benjamin Boivin,
Sarah-Christine Bourihane,
James Langlois
Simon Lessard,
et Anne-Marie Rodrigue

DIRECTRICE ARTISTIQUE
Judith Renaud

GRAPHISTE
Émilie Dubern

RÉVISEUR
Robert Charbonneau

COMMUNICATION ET MARKETING
Frédérique Bérubé
Louis-Joseph Gagnon

ABONNEMENTS ET SECRÉTARIAT
Magdalie Nadeau

Les illustrations des pages 3, 8 et 17
sont de Marie-Hélène Bochud.

Photo de couverture :
Ioana Bezman

Le Verbe est imprimé chez Imprimerie HNL
et est distribué par À l'Affiche 2000 inc.
et Diffumag.

Port payé à Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux :
Bibliothèque et Archives Canada;
Bibliothèque et Archives nationales du Québec.
ISSN 2371-4670 (imprimé)
ISSN 2371-4689 (en ligne)

Ce magazine utilise la nouvelle orthographe.

Financé par le gouvernement du Canada

Canada

1215, av. du Chanoine-Morel, Québec
(Québec) G1S 4B1
Tél. : 418 908-3438 • info@le-verbe.com
www.le-verbe.com

Dans un
monde
en tensions,
**maintenez
l'équilibre
intérieur**
avec
notre
infolettre.



Crédit : iStock - happyphoton

ABONNEZ-VOUS MAINTENANT.

le-verbe.com/infolettre





Postes-publications N° 40063100

Vous pouvez aussi le lire.

232 PAGES DE PLUS POUR NOS ABONNÉS

le-verbe.com/abonnement